

de faim et de froid. Les Cris de la Petite Rivière Rouge se sont dispersés. Plusieurs se sont reudus à Saint-Henri, au Vermillon ; d'autres sont venus grossir le nombre des Cris d'Athabasca. Poussées par la disette, de pauvres familles se sont rendues au fort et à la mission après avoir mangé leurs chiens et dans le plus complet dénuement. Que faire avec tant de monde sur les bras et comment les empêcher de mourir ? Au milieu de notre pauvreté, nous avons réussi cependant à leur faire la charité quelques jours ; je leur ai donné quelques hameçons et ils ont pu se rendre en se traînant, il faut dire, jusqu'à la pointe à l'Abri et à la Grande Ille où les pêcheurs de la Compagnie et les Métis leur ont donné le moyen de vivre. Quatre ou cinq vieilles femmes sont mortes de misère et de froid, mais avec les secours de notre Sainte Religion.

Nous étions arrivés à la semaine sainte, je revenais du chantier où j'étais allé passer un mois avec nos Frères pour leur faciliter leurs devoirs religieux. Jusque là je n'avais pas eu des nouvelles bien mauvaises de nos chers Montagnais ; je les savais tous dispersés dans le fond des bois, depuis l'automne, où ils m'avaient laissé après avoir rempli fidèlement leurs devoirs de chrétiens. Plus industriels que nos Cris en hiver, ils savent en effet traverser les rigueurs de la rude saison et demander au bon Dieu leur pain quotidien par la prière d'adord, ensuite par leurs fusils, leurs filets, leurs haches et leurs collets à lièvre. Mais le pays devenant de plus en plus pauvre, et les lièvres faisant défaut, depuis deux ans, j'appréhendais de recevoir quelque triste nouvelle de côté et d'autre, lorsque arriva à moi un de nos bons vieux Montagnais qui, me touchant la main, me dit en sanglots : Mon Père, je viens t'annoncer un grand malheur : presque tous mes parents sont morts de faim ; mon frère Antoine est inconsolable, ainsi que sa vieille mère. Ils désireraient bien te voir pour recevoir quelques mots de consolation. Aussitôt les fêtes de Pâques terminées, je me rendis en effet au Lac Brochet. Je partis de la mission avec Thomas Huppé qui conduisait mes petits chiens attelés au traîneau sur lequel reposaient nos couvertures, nos provisions et ma petite chapelle portative, pour exercer le saint ministère et célébrer la sainte messe.

Voici les détails que je tiens d'Antoinette Laviolette et de deux pauvres femmes qui avaient réussi par miracle à se rendre au lac Brochet, après neuf jours de marche à travers une neige épaisse de dix-huit pouces, ne vivant que de boutons de rose gelés, d'écorce de tremble amollie au feu. La tribu se composait de cinq loges et de vingt-huit personnes dont sept chasseurs, le reste était composé de femmes et